



**Bulletin de Liaison
NSAE
Numéro 37 – octobre 2021**

Sommaire :

Éditorial : NSAE reprend la route	page 2
Les jours d'après de François Cassingéna Trévedy	page 3
Catholique ? de sœur Véronique Margron	page 7
NSAE s'associe au communiqué de l'équipe animatrice du site « Dieu maintenant »	page 8
La vérité vous rendra libres de Jacques Gaillot	page 9
Le chemin se fera en marchant (Fédération des réseaux du Parvis)	page 10
Reconstituer la scène pour comprendre la Cène d'Odette Mainvielle	page 11
Pour un christianisme d'avenir	page 15
Faire connaître NSAE	page 16
Pour un christianisme sans religion de Bruno Mori	page 17
Le christianisme a-t-il encore de l'avenir en France de Guillaume Cuchet	page 20
La périphérie, un boulevard pour l'Évangile ? de Michel Deheunynck	page 23

**Nous vous invitons déjà à la prochaine
Assemblée Générale de NSAE les 26 et 27 février 2022
Retenez bien ces dates !**

Comment notre témoignage peut-il faire naître l'espérance dans un monde troublé ?

Comment vivre l'Évangile, en adulte, avec ou sans institution ecclésiastique ?

Éditorial : NSAE reprend la route...

Après une période tourmentée, où nous avons cependant pu organiser une AG en visioconférence et vous envoyer quelques courriers, dont le compte-rendu de cette dernière, notre vie reprend un rythme normal, avec en particulier le retour de ce Bulletin et l'annonce de notre prochaine Assemblée générale **les samedi 26 et dimanche 27 février 2022, au CISP Ravel à Paris.**

C'est une assemblée électorale (du conseil d'administration) et nous lançons donc un appel (pressant) : participer à l'animation de notre association est à la fois une charge nécessaire, une responsabilité, mais aussi un moment de réflexion, de partages, de fraternité et d'échanges souvent joyeux. Une **feuille de candidature** est jointe à ce courrier. Merci à celles et ceux qui voudront s'engager dans cette belle aventure !

Lors de l'AG 2021, nous avons débattu, autour du thème : « *Le christianisme ne reviendra pas sous forme de chrétienté. Qu'est-ce qui peut contrecarrer son évanouissement ?* » Cela nous a amenés à la conclusion que **la foi dans l'insécurité nous oblige à créer.** Le « nous » étant nos petites communautés. Pour poursuivre, nous souhaitons approfondir la question du témoignage et celle de l'espérance. « *Le témoignage c'est le témoin lui-même* », écrit Saint-Jean. Les Évangiles sont un témoignage, ce qui compte c'est le témoignage des fidèles. Il faut imaginer un témoignage porté par des petites communautés. Comment oser vivre l'espérance aujourd'hui ?

Nous avons fait appel à **Jean Lavoué**, écrivain et poète, qui a accepté de nous aider à répondre à ces questions que nous nous posons :

Comment notre témoignage peut-il faire naître l'espérance dans un monde troublé ? Comment vivre l'Évangile, en adultes, avec ou sans institution ecclésiale ? Nous avons choisi de reproduire ici l'un de ses poèmes que notre CA a médité à l'ouverture de sa dernière réunion.

Faute de boussoles

Faute de boussoles ajustées vers demain,
Des vents contraires pourraient nous emporter !

Tous marins,
Il nous faut choisir un cap !
Renoncer à nous prononcer
Nous livrerait aux courants incertains,
Aux récifs.

Sans rêver ensemble l'horizon,
Le dessiner de toutes nos différences,
Comment hisserions-nous nos voiles vers l'avenir ?

Nos embarcations sont multiples
Mais convergent vers des terres communes
Dont nous cherchons patiemment
À dessiner les côtes.

À ceux qui n'y croient plus,
Qui aimeraient se confiner au port,
Rien ne sert de forcer la main !
Mais s'efforcer pourtant de redonner courage,
De creuser en avant un sillage.

Ce n'est pas le mauvais sort
Qui pourrait nous rabattre sur les rochers
Mais notre refus de croire encore à l'humain,
De nous lever, d'espérer.

Jean Lavoué, 25 juin 2021

Les jours d'après *De François Cassingéna Trévedy*

Autour de la publication du rapport de la Ciase

« Seigneur, souviens-toi de ce qui nous est arrivé,
Regarde et vois notre opprobre ! » (Lm 5, 1)

« Longtemps j'ai gardé le silence,
Je me taisais, je me contenais.
Comme la femme qui enfante, je gémissais,
Je soupirais tout en haletant... » (Is 42, 14)

Il y a eu le choc dans sa brutalité. Maintenant, le concentré, aussi infect qu'« essentiel », infuse, la goutte d'acide étend son œuvre de dissolution dans le calcaire, la marée de glaires monte du tréfonds, impossible à réprimer. Une déferlante de larmes. De larmes physiques, réelles, brûlantes. Soudain jetée, l'énorme pierre étend toujours plus loin le cercle de son impact sur la surface de l'eau. Au vrai, ce sont des profondeurs insoupçonnées que la révélation toute récente des abus et de leurs proportions vient ébranler en nous.

Que l'on me permette de parler ici un peu comme individu non pas solitaire, mais solidaire de ma génération : celle de l'après-midi qui marche vers le soir. Celle qui s'était éveillée à la conscience ecclésiale avant le second concile du Vatican, qui a partagé l'immense espérance dont cet événement était porteur et qui a tâché, presque toute une vie durant, d'en déployer les fruits théologiques, liturgiques, pastoraux, spirituels.

Certes, c'est bien au Christ, au Christ d'abord, que nous avons – oh ! très pauvrement, sans doute – « donné » notre vie, si tant est que nous puissions oser un tel verbe, alors que, comme l'apôtre Pierre au bord du lac, nous sommes bien conscients de nos faiblesses et de nos lâchetés. C'est pour lui que nous l'avons risquée. C'est dans sa direction que nous l'avons orientée. Mais tout cela, nous l'avons fait en passant par le porche de l'Église. De l'Église dont la constitution « *Lumen Gentium* » de Vatican II, à la suite d'Henri de Lubac et d'autres, venait d'explorer le magnifique « Mystère ». De l'Église-Corps et de l'Église-Épouse qu'évoquent les épîtres pauliniennes. Mais aussi – comment faire autrement ? – en passant par le porche de l'Église-institution dont nous admettions alors sans l'ombre d'un soupçon qu'elle fût l'instrument, le vecteur, la dépositaire du dessein de Dieu sur l'humanité. « *Peuple de Dieu, Cité de l'Emmanuel...* », chantions-nous alors avec toute notre ferveur de jeunes choristes.

Ce qui se trouve mis à mal en nous aujourd'hui n'est pas la crédibilité de l'Évangile, mais le lien entre l'Évangile et l'institution qui affirme en être le véhicule, qui professe un lien héréditaire avec Jésus-Christ, alors que les exégètes mettent sérieusement en doute le fait que le Jésus de l'histoire n'ait jamais voulu fonder une « Église » avec tout l'appareil institutionnel sur lequel elle s'est appuyée, de plus en plus lourd et complexe, au fil des siècles ultérieurs.

Ce qui fait difficulté pour nous, c'est une certaine opération mentale qui consiste à isoler Jésus-Christ de toutes les « adhérences » de l'hommerie (au sens quasi chirurgical du terme) qui ont ankylosé et déformé son Corps depuis deux millénaires. Ce qui vacille, ce qui plie sous la bourrasque, ce qui fait faillite aux yeux du monde qui nous observe, c'est tout bonnement l'article ecclésiologique de notre Credo : « Je crois en l'Église. » En ces jours d'épreuve « catholiquement » partagée (pourrait-elle l'être autrement ?), chacun de

nous revient volontiers sur sa propre histoire et engage un travail d'anamnèse. Allons-nous dire, comme un personnage de Dostoïevski (Les Frères Karamazov) : « Je ne refuse pas d'admettre Dieu, mais très respectueusement je lui rends mon billet » ? Allons-nous faire retentir un claquement de porte qui nous garantirait tout aussitôt, vu l'électricité de l'atmosphère actuelle, maints applaudissements au dehors ?

Nous avons donc tout quitté, ou presque, certains d'entre nous très jeunes encore. Nous étions « entrés » par le porche, nous avons fait le pas avec notre fraîcheur de fiancés, avec notre candeur mystique, avec notre disponibilité de cire, avec notre « philocalie » (amour de la Beauté) tellement ingénue. Alors même que nos capacités de jugement étaient comme suspendues par une espèce d'élan sacrificiel, nous avons rencontré parfois, en tâchant de composer avec cet environnement, une espèce de scoutisme prolongé, une ambiance collégienne, une spiritualité passée au prisme d'idéologies très temporelles.

Nous avons connu – certains d'entre nous ont connu, dans le cadre de leur formation, l'imposition de lectures monolithiques, l'hagiographie prématurée des fondateurs, le viol littéral du courrier envoyé et reçu, et surtout cette fameuse « **obéissance de jugement** » qui culpabilise toute pensée personnelle. Certains d'entre nous ont même connu les « pénitences corporelles » dont les dégâts psychologiques sont considérables et dont la prétention rédemptrice est suspecte...

Nous avons apporté notre enthousiasme, notre culture en incessant éveil, nos doutes légitimes, nos recherches universitaires, *et nous avons rencontré l'indifférence, la méfiance invétérée à l'endroit du travail intellectuel, l'attachement farouche à des certitudes rendues indiscutables par la garantie du « Magistère », l'impératif feutré de la tranquillité générale, la loi d'une invincible inertie.* Peut-être nous sommes-nous entendu dire que nous faisons peur. Jusque dans les plus hauts lieux du savoir catholique, nous avons observé de loin les jalousies, le carriérisme et les intrigues de palais. Avec une naïveté que l'âge a transformée peu à peu en lucidité, nous avons traversé tout cela. Jésus, en nous, a traversé tout cela. « Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin. » (Lc 4, 30) Jésus, le plus grand Naïf et le plus grand Lucide, car « il connaissait ce qu'il y a dans l'homme » (Jn 2, 25). Dieu merci, à l'issue de notre traversée, Jésus demeure intact, mais déshabillé de tous les atours dont on l'a affublé et dont on s'est affublé en son nom. « Voici l'Homme. » (Jn 19, 5).

Ce qui s'est révélé à nous il y a quelques jours réveille en nous des blessures personnelles et nous rappelle celles que beaucoup d'autres ont subies bien avant nous. Des blessures si anciennes, si antiques parfois, que nous n'en avons même plus conscience. Car les abus sexuels sont cousins d'autres abus, plus ordinaires encore, principalement **ceux du pouvoir**.

Comment ne pas songer à la censure dont ont souffert un Loisy, un Lagrange, un Laberthonnière, un Teilhard de Chardin, un Congar et tant d'autres, moyennant des procédés qui s'apparentaient étrangement à ceux du KGB soviétique ? Le discours dogmatique, comme le discours moral, peut s'avérer tellement totalitaire... Est-il nécessaire de remonter plus haut et d'évoquer l'assassinat d'Hypatie par des moines alexandrins, la traque de tant d'hommes et de femmes authentiquement spirituels par l'Inquisition, le serment antimoderne, les prostitutions de l'évangélisation avec la conquête du Nouveau Monde et le colonialisme ?

Avec le langage paternaliste qui s'entend encore dans l'institution, c'est le langage « maternaliste » qui nous est devenu inaudible. Très difficilement audible en tout cas. Église « Mater et Magistra »... Comme il s'est fêlé, comme il s'est éteint ces jours-ci, le son de ces cloches, naguère si cher à notre affection ! D'autant que sous la pression de l'histoire, des sciences exactes et humaines, des avancées incontestables de l'exégèse, de notre connaissance des autres traditions religieuses de l'humanité, de notre évaluation des proportions de l'Univers, de notre appréhension quant à la mortalité de notre planète, une espèce de « dieu plus grand » s'impose insensiblement à notre désir, à notre révérence et à notre adoration.

Dans ce contexte, *toute une configuration de l'Église institutionnelle (de son « récit », de sa mythologie, de son fonctionnement, de ses manigances courtoises, de son positionnement sociologique) ne mérite plus notre foi* : elle se voit marquée du sceau de la caducité et ne peut que sombrer dans les archives. Ce qui s'est produit le 5 octobre est une espèce de coup de grâce, dans les deux sens du terme : un geste qui achève (n'assiste-t-on pas d'ailleurs en ce moment à une espèce de curée ?), mais aussi la vitamine qui dope et qui prélude à un nouveau commencement. Car l'Église, compromise dans l'histoire, « amphibie » (vivant sur la terre comme au ciel, en enfer comme au paradis), est autant du côté de la Babylone que de la Jérusalem de l'Apocalypse : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la Grande ; elle s'est changée en demeure de démons, en repaire pour toutes sortes d'oiseaux impurs et dégoûtants... » (Ap 18, 2). « Je vis la Cité sainte, Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel, de chez Dieu ; elle s'est faite belle, comme une jeune mariée parée pour son époux » (Ap 21, 2).

Oui, ces jours-ci, il nous faut aller jusqu'à ces frontières d'insolence, il nous faut descendre jusqu'en ces abîmes du doute, jusqu'à cette audace du cri, il nous faut oser dire ce que nous frémissons de dire. Nous avons mis au monde, pendant plus de vingt siècles, une civilisation, ou plutôt une ébauche de civilisation plus ou moins pénétrée de « valeurs » chrétiennes qui peut s'honorer assurément d'admirables fruits de sainteté, mais nous avons laissé aussi beaucoup de ruines et nous ne sommes, finalement, qu'à pied d'œuvre. La situation « capitale » de Jésus-Christ dans le monde et dans l'Univers, énoncée par l'épître aux Colossiens, n'est pas un présupposé impérial, monarchique, qui pourrait autoriser nos autocélébrations satisfaites, nos nostalgies de domination et notre assurance de triomphe final : c'est l'exigence d'une tâche, d'une œuvre à accomplir, d'un « travail au noir », patient, modeste, infinitésimal, au cœur d'un monde obscur, complexe, parfois hostile, mais surtout étonnamment ouvert lorsque l'on respecte sa consistance et que l'on touche sa foncière humanité.

L'état des lieux est sévère, la commotion subie est vertigineuse, la tentation de la table rase est puissante. Et pourtant (ce « et pourtant », entendons-nous bien, n'introduit aucune concession bienséante et va bien au-delà du simple « *sed contra* » propre aux argumentations scolastiques)... Et pourtant, donc, aujourd'hui, quoi qu'il en soit des désillusions, des blessures, voire des révoltes, ma « philocalie », je le vois bien, je le sens bien, demeure intacte. Mon amour des Saintes Écritures est intact, et c'est de l'Église que je les ai apprises. Mon amour pour la tradition « patristique » (de Basile de Césarée à Bernard Sesboüé) est intact, et c'est dans l'Église (indivise) que je recueille ce foisonnement d'une pensée qui a toujours quelque chose de neuf à nous dire. Mon amour pour la célébration liturgique est intact, et c'est de l'Église que j'en reçois les trésors anciens comme les trésors nouveaux. Mon émerveillement devant la longue procession des artistes est intact, et c'est dans l'Église ou à ses alentours que j'en vois surgir les chefs d'œuvre, des mosaïques de Ravenne aux vitraux de Manessier, d'Ambroise de Milan à Patrice de La Tour du Pin, du chant grégorien à Maurice Duruflé.

Mais que l'on n'aille point se méprendre. Cet attachement persévérant à l'Église n'est pas simplement d'ordre intellectuel, ni esthétique, ni sociologique, ni culturel, ni même affectif. *Il revêt une dimension ontologique, « mystique », qui garantit son indestructibilité.* Il est congénital, parce qu'au jour de mon baptême une pierre d'attente a été posée en moi, faite de ce que j'attends du Christ et de ce que le Christ attend de moi ; parce qu'à chaque eucharistie un pain est déposé entre mes mains comme une braise d'attente qui les brûle, exigence d'amour efficace et de cohérence existentielle ; parce que j'ai rencontré depuis longtemps et ne cesse de rencontrer aujourd'hui des hommes et des femmes, des frères et des sœurs dont la vie fait authentiquement signe. D'ailleurs, n'est-ce pas encore de l'Église – de notre instinct baptismal – que nous vient cela même qu'il nous faut pour lui crier notre indignation et dénoncer ses crimes ? L'Église n'est réductible ni à une vieille boutique qu'il faudrait mettre à bas (ce qu'elle est pour les uns), ni (ce qu'elle est pour les autres) à un bien patrimonial qu'il faudrait sauvegarder, à une « valeur actuelle » qui attendrait d'être défendue pour des prétextes politiques très étrangers à l'Évangile. L'Église n'est ni à détruire au bulldozer comme une bicoque, ni simplement à restaurer comme un monument historique : *elle est à construire tout*

court, à construire sans cesse, à incarner sans cesse dans l'histoire, postulée qu'elle est – nécessairement – par le caractère « social » (au sens fort du terme) de notre être-chrétien, par le dynamisme interne à la Semence une fois ensevelie. Elle est devant nous comme un appel, comme un aimant, comme un sommet. Car, à y bien regarder, toutes les réalités de notre foi – et par conséquent tous les ouvrages véritables qu'édifie cette foi – sont des réalités eschatologiques : elles sont bien moins réalisées qu'à venir.

En ces jours d'après, quoi qu'il en coûte, et loin de tout langage « maternaliste », je m'essaie à balbutier, malgré tout, les mots de la petite Thérèse : « Dans le cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'amour. » Si la récitation du Credo ne nous mettait à l'épreuve, si elle n'agaçait parfois nos gencives comme du verjus, quel en serait le mérite ? Dussé-je décevoir ceux qui me féliciteraient chaleureusement d'un claquement de porte, j'ose balbutier encore, en toute connaissance de cause et certain de ne succomber à aucune aliénation : « Je crois en l'Église. »

Encore qu'il ait été inlassablement contrarié, défiguré, trahi par ceux-là mêmes qui se réclamaient de lui – et bien sûr par moi-même –, je continue de croire en ce Projet qui s'est fait jour à travers la prédication inouïe et la crucifixion infamante de l'homme de Galilée, « premier-né d'entre les morts » (Col 1, 18). Sur la bouche de Celui qui ressuscite sans cesse de nos ruines, de nos charniers, de nos immondices, l'évangile de Matthieu a placé ces mots (dont certains ont fait et continuent de faire si mauvais usage pour s'établir eux-mêmes) : « Je bâtirai mon Église. » (Mt 16, 18). A-t-on suffisamment remarqué que le verbe de cette déclaration, évidemment postpascale, est au futur ? Ainsi l'Église véritable, transcendant les gravats de l'institution comme les graffitis que celle-ci attire sur sa façade, est-elle au Futur. Non comme une utopie ni comme un lendemain qui chante, mais comme un Projet.

Un Projet que nous accueillons comme un Don, dans le même temps que nous en sommes pleinement responsables comme d'un grand-Œuvre. En laissant leur pleine expression au dégoût et à la colère (ce temps-là est nécessaire et ne saurait être inconsidérément dépassé), il nous faut nous dresser maintenant tous ensemble, sur le fonds de notre dignité baptismale. Car notre foi en l'Église survit décidément à toutes nos déceptions. Cette foi, haute et difficile, est bien autre chose que la simple confiance en une configuration contingente de l'institution, laquelle, nous le voyons aujourd'hui, peut en effet tromper notre confiance et cesser de la mériter.

« Un temps pour détruire et un temps pour bâtir » (Qoh 3, 3). « Quand le filet est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'asseyent, recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon et rejettent ce qui ne vaut rien » (Mt 13, 48). Ce petit tableau dit à merveille le coup d'œil de l'homme Jésus et sa familiarité avec la vie réelle des hommes. En présence du Monde, au tribunal de ce Monde dont elle répète depuis si longtemps, et si distraitement parfois, après l'Évangile, que « Dieu l'a tant aimé » (Jn 3, 16), l'heure est venue, pour l'Église, des inventaires : inventaire de ce qui doit être jeté (tous les agrès ecclésiastiques, pour que vive l'ecclésial) et de ce qui demeure (le Christ, notre « grand Poisson » passé au feu de Pâques, et avec lui tout le « christique » de nos relations humaines et de nos existences dramatiques). L'heure est venue des inventaires, et plus encore des inventions. Non pas celles qu'élucubre une imagination pieuse, mais celles qui innovent dans le concret et qui passent à l'Action.

François Cassingena-Trévedy

Catholique... ? *de sœur Véronique Margron*

« Je ne suis pas catholique à cause des prêtres, y compris les meilleurs. Et ils sont nombreux.
Je ne suis pas catholique à cause des évêques, y compris tous les pasteurs authentiques, proches et serveurs de leur communauté.
Je ne suis pas catholique à cause du pape, pas même le plus engagé auprès des déshérités de notre temps.

Je suis catholique à cause de l'amour de Dieu pour les plus vulnérables.
Je suis catholique à cause de Jésus, vrai homme, mortel, comme chacun.

Je suis catholique à cause de Jésus, le Christ, homme totalement vrai, accomplissant ce qu'il dit, donnant toute la vie pour ceux qu'il aime : notre humanité précaire, bouleversée et malmenée par le tragique de la vie. Notre humanité parfois fracassée par des prédateurs, au sein même de la maison qui devrait être la plus sûre : l'Église du Christ.

Je suis catholique à cause de l'Eucharistie, où nous devenons le corps que nous recevons. Où nous sommes convoqués à vivre de la vie du Christ, du creux de nos simples existences ordinaires. Sans banderole et sans publicité.

Je suis catholique parce que je crois la parole de Dieu, celle qui me raconte que mon Dieu a pris la décision de faire alliance avec l'humanité, de la sauver de l'esclavage et du désespoir. La Parole de Dieu qui me raconte un Dieu qui décide, gratuitement, par pur amour, de venir s'asseoir à la table de mon existence. De toute existence, pour la partager.

Je suis catholique, et du cœur de l'hiver de l'Église, où nous sommes de par la monstruosité des abus et des crimes et la façon dont ils ont été impunément dérobés à la vue de la justice et de la vérité, je tente décidément de devenir disciple du Christ jour après jour.

Je crois de toute mon âme, de tout mon cœur, de toutes ma volonté et ma pauvre intelligence, que le mal et le mensonge ne l'emporteront pas

Là sont mon engagement de tous les jours et mon espérance. Je supplie qu'ils soient toujours plus forts que ma colère, mon accablement et mon immense chagrin. Une colère, un accablement et un chagrin qui sont peu de choses à côté de ceux des victimes. »

Sœur Véronique Margron

NSAE s'associe au communiqué de l'équipe animatrice du site

« Dieu maintenant »

À propos de deux communications de Monseigneur Éric de Moulins-Beaufort, représentant l'épiscopat de France :

Monseigneur de Moulins-Beaufort dit : « L'enjeu c'est que l'ensemble des fidèles se sentent concernés, pas coupables [...], mais nous portons ensemble [...] la responsabilité de ces personnes, de leur apporter toute l'aide nécessaire. »

Notre point de vue : Les évêques prétendent exercer tout le pouvoir sur les fidèles : celui de gouvernement, d'enseignement et de sanctification. Ceux qui veulent la totalité des pouvoirs doivent assumer d'avoir la totalité de la responsabilité. Résister à cette prétendue coresponsabilité est peut-être le seul acte qui reste aux baptisés pour limiter leur toute-puissance et sa sacralisation !

Rendre service aux victimes, c'est dénoncer ce fonctionnement et contribuer financièrement à leur dédommagement serait cautionner ce qui en a fait des victimes.

Par ailleurs selon Mgr Éric de Moulins-Beaufort et contrairement aux recommandations de la CIASE en matière de pédocriminalité : « Le secret de la confession est plus fort que les lois de la République. » Nous souhaitons que ce secret soit repensé dès lors qu'un crime a été commis. Par ailleurs, les fidèles peuvent se souvenir que la forme actuelle de ce sacrement date du XII^e siècle et que si Dieu passe par les sacrements, il n'en est pas esclave. Mieux vaudrait qu'il tombe en désuétude plutôt que de cacher des crimes. »

La vérité vous rendra libres

L'Église catholique qui est en France se découvre blessée et humiliée. Elle n'a pas su voir et entendre ce qui se passait.

Le rapport sur les abus sexuels a provoqué la stupeur et la honte.

Que des dizaines et des dizaines de milliers de mineurs aient été abusés sexuellement par des prêtres nous laisse sans voix !

Des victimes ont pris la parole, une parole qui a du prix et du poids. Une parole qui a été entendue.

D'autres victimes continueront de se faire entendre. Grâce à elles, plus rien ne sera comme avant.

Après le pardon de l'Église institution, l'indemnisation des victimes, les modifications du droit canonique..., il restera le plus difficile à réaliser : l'égalité des droits entre hommes et femmes.

Nous allons nous heurter à la domination masculine qui structure l'Église dans son histoire et sa culture.

Il s'agit que les femmes aient un droit d'accès à toutes les instances de l'Église et participent pleinement aux décisions.

Que les femmes puissent accéder aux ministères ordonnés.

Que l'obligation du célibat ecclésiastique soit supprimée pour ouvrir la possibilité d'ordonner des hommes ou des femmes, marié(e)s ou non.

L'Église catholique qui est en France a eu le courage de créer une commission indépendante pour faire la vérité.

Aura-t-elle ce même courage pour mettre en œuvre, avec l'ensemble des baptisés, le suivi de cette commission ? Fera-t-elle confiance à la parole de Jésus ?

« La vérité vous rendra libres » Jn 8,32

Jacques Gaillot, Évêque de Partenia

Trois pierres

...Il m'a parfois semblé que, dans l'Église actuelle, il y a trois pierres périssables dangereusement engagées dans les fondations :

La première est un gouvernement qui exclut la démocratie ;

La deuxième est un sacerdoce qui exclut et minimise la femme ;

La troisième est une révélation qui exclut, pour l'avenir, la Prophétie.

(Extrait d'une lettre de Teilhard de Chardin à l'abbé Gaudefroy, minéralogiste à la Catho de Paris, 7 octobre 1929)

Le chemin se fera en marchant

Nous sommes conscients du désastre qui s'étend dans l'Église catholique et qui nous concerne tous :

- Révélations d'abus sexuels, d'emprises spirituelles et psychologiques
- Violences dans des institutions catholiques provoquant la mort de milliers d'enfants
- Scandales financiers au Vatican
- Reprise en main de nombreuses paroisses par des prêtres qui mettent en œuvre une pastorale de restauration identitaire fondée sur une « tradition » sacralisée
- Persistance et même développement du cléricisme à tous les échelons de l'institution
- « Évangélisation » assimilée à l'inculcation du catéchisme et d'une morale source d'exclusions
- Etc.

Nous considérons de notre responsabilité de baptisés de prendre la parole haut et fort, depuis les Parvis où nous nous rassemblons, quelle que soit notre situation par rapport à l'institution catholique.

Nous n'attendons aucun changement significatif tant que le cléricisme restera le mode de fonctionnement de l'institution catholique. L'expérience des synodes précédents (sur la famille par exemple) nous a montré que la parole des laïcs est « filtrée » par l'institution qui n'en retient que ce qui l'arrange.

Nous sommes convaincus que l'Évangile n'appartient pas aux clercs, mais à tous les baptisés. Nous sommes toutes et tous responsables de le faire vivre dans le monde actuel et nous voulons prendre la parole et agir dans le plein exercice de cette responsabilité. Sans prise en compte réelle et sincère de la parole et du témoignage des laïcs, l'Église perdra la confiance des femmes et des hommes d'aujourd'hui.

Nous saluons le courage serein des catholiques allemands, qui s'engagent dans des chemins synodaux et posent des actes significatifs (bénédition de couples de même genre, prédications assurées par des femmes) sans demander de permission à la hiérarchie de l'Église. Nous leur redisons notre pleine solidarité. Ils vivent la plénitude du message de Jésus, qui a su parler aux gens autour de lui, mais aussi les écouter et se laisser toucher, notamment par l'audace des actes et des paroles des femmes.

Ici en France, nous expérimentons déjà, dans nos groupes et communautés, des manières de vivre, de nous engager et de célébrer en liberté et dans la confiance mutuelle. Nous sommes prêts à en témoigner, non pour nous donner en exemple, mais pour échanger fraternellement avec tous ceux et celles qui cherchent à construire des communautés ouvertes et accueillantes à tous.

Le défi d'un chemin synodal est surtout la conquête de notre liberté de croyants, en référence à la liberté du Christ Jésus, qui était lui aussi sur les Parvis.

Le mot synode signifie « chemin ensemble ». Redonnons à ce mot de chemin tout son sens dynamique : il s'agit de se mettre en route et d'aller ailleurs, et pour cela il faut d'abord accepter le risque de sortir !

Fédération des Réseaux du Parvis

Reconstituer la scène pour comprendre la Cène

Au cours de sa réunion d'été, comme il le fait tous les ans, le groupe NSAE de Dordogne a partagé un moment de spiritualité – suivi d'un repas fraternel – et nous dit avoir médité ce texte d'Odette Mainville sur l'eucharistie. Et voilà que le groupe NSAE d'Île-de-France annonce qu'il va s'en emparer à son tour...

Toute occasion est prétexte à un repas « pris ensemble » : mariage, baptême, funérailles, anniversaire, rencontre amicale ou amoureuse, etc. Rien d'étonnant que le Seigneur ait continué de se manifester ainsi parmi nous, de façon privilégiée, dans le cadre d'un repas. C'est heureux, car cela respecte une dimension fondamentale de la vie. Mais nos eucharisties ont-elles encore l'air d'un repas ? Le rite actuel fait-il vraiment penser à l'événement initial de la Cène ? Je me propose, dans ce texte, de retracer les origines du repas « eucharistique » en recontextualisant cette dernière rencontre de Jésus avec ses disciples et en questionnant le sens des « paroles d'institution ». Pourquoi Jésus les a-t-il prononcées ? Comment les apôtres ont-ils pu les recevoir et les comprendre ? Pourquoi ont-ils perpétué l'événement ?

Jésus de Nazareth et sa mission

Disons d'emblée qu'on ne comprendra rien à la Cène de Jésus si on ne fait préalablement l'effort de retracer l'itinéraire parcouru par Jésus, de prendre en compte son milieu de vie, de questionner ses choix et ses luttes. Tout simplement parce que son repas final est la clôture de l'ensemble de son parcours.

Jésus est un homme qui a une vision de Dieu. Un Dieu qu'il découvre à travers sa tradition et dans les Écritures. Un Dieu qui donne priorité à la vie et à tout ce qui la génère. Le Dieu de la Bible, qui dédaigne le culte s'il n'est précédé d'un vécu imprégné de justice et d'amour du prochain ; qui n'accepte d'être servi qu'à travers le service des êtres humains. Jésus a conformé sa vie à cette vision de Dieu. Cela s'est traduit dans un agir qui a sans cesse cherché à réaliser l'intention de Dieu pour les humains : dans des manifestations d'amour, des gestes d'accueil, des prises de défense, des guérisons. Il a intégré à fond cette donnée anthropologique fondamentale de Gn 1,27 (1), présentant les hommes et les femmes comme des êtres égaux, de même dignité, ayant les mêmes droits. Il constate cependant que sa culture et sa tradition religieuse ont trahi le désir de son Dieu ; elles ont trahi en culpabilisant les malades, en humiliant les femmes, en écrasant les petits, en exploitant les pauvres, en marginalisant les étrangers, en repoussant les pécheurs. Elles ont défiguré son Dieu. Jésus travaillera donc sans relâche à rendre à Dieu son vrai visage. Pour ce faire, il doit s'attaquer aux forces responsables de la situation, plus particulièrement les autorités du temps, avec toutes les conséquences qui doivent en découler. Il y laissera sa peau.

Pour mener son combat, Jésus se choisit des partenaires. Des hommes et des femmes le suivent, dont 12 qui ont fait l'objet d'un appel à une collaboration plus étroite ; 12 à qui il demande davantage et à qui il confie plus de responsabilités. À ces 12, il donne des enseignements privés ; il tente de les habiliter au discernement, de former leur 2/5 conscience, de les responsabiliser, de les rendre autonomes face à lui. C'est une entreprise longue et laborieuse, qui connaît des ratés (2), mais qui demeure néanmoins incontournable. Au terme du parcours, on réalise qu'ils sont encore loin d'avoir véritablement emboîté le pas à Jésus.

Alors que la menace gronde, Jésus décide de monter à Jérusalem avec ses disciples (3) et d'y célébrer la Pâque, cette grande fête juive qui commémore la libération du peuple hébreu de l'esclavage égyptien. Jésus risque gros. Les dirigeants du peuple sont fatigués de voir les gens se masser autour de lui et s'emplier le cœur

du souffle de libération véhiculé par son message. Leur autorité est ébranlée. Ils sont irrités de voir les gens s'éblouir devant le visage de Dieu que leur présente Jésus. Leur crédibilité est minée. Après tout, ne détiennent-ils pas les connaissances sur Dieu et ne sont-ils pas mandatés pour les transmettre ? Comment ce Jésus, qui compte un publicain, (4) et un zélate (5) parmi ses disciples, qui mange avec les pécheurs, qui cite les Samaritains en exemple (6), qui compte des femmes parmi ses amis, qui défend la femme adultère, qui se laisse toucher par une pécheresse, comment un tel homme peut-il prétendre être de Dieu ? Non ! Ils doivent l'éliminer avant que son influence ne fasse trop de ravages.

De tout cela, Jésus n'est que trop conscient. Pourtant, il a la ferme conviction, d'une part, d'avoir fidèlement accompli ce que Dieu attendait de lui et, d'autre part, que son œuvre doit lui survivre. Mais ses heures sont comptées. Il lui faut donc passer le flambeau à ses disciples avant qu'il ne soit trop tard. Il choisit de le faire au cours du repas pascal qu'ils s'apprêtent à partager. Il n'a plus le choix. Ce repas deviendra effectivement le moment ultime où Jésus proposera aux siens de s'engager à sa suite et de faire en sorte que ses choix et ses engagements se perpétuent à travers eux. Essayons de reconstituer la « scène ». Mais pour comprendre, un mot sur l'anthropologie juive d'abord.

Le corps et le sang dans la Bible

La Bible a une conception de l'être humain qui se distingue de celle transmise par la tradition chrétienne, une conception qui ne connaît pas cette dichotomie entre le corps (lequel est à toutes fins pratiques, réduit à la notion de chair en christianisme) et l'âme (immortelle, qui doit être sauvée). Pour elle, l'être humain est un tout unifié. Son corps représente, en quelque sorte, tout ce qu'il est comme entité distincte, avec ses traits physiques et psychologiques, avec son esprit, son intelligence, ses talents, ses qualités, ses défauts ; bref, son être intégral dans lequel Dieu a insufflé un souffle de vie. Son corps se construit tout au long de son existence. Il advient au fil de ses choix, ses réflexions, ses fréquentations, ses joies, ses épreuves, ses luttes, ses échecs, ses réussites... Au terme de sa vie, son corps est son potentiel initial enrichi de la globalité de ses expériences.

Le sang, par ailleurs, est le véhicule de la vie. Le peuple de la Bible croit effectivement que la vie de tout être humain circule à travers son sang (7). Cette conviction est si forte que l'on en vient tout simplement à affirmer : « La vie de toute chair, c'est son sang (8). » Or, la vie vient de Dieu, celle de l'animal tout autant que celle de l'être humain. Pas étonnant que l'on considère le sang comme sacré ! Pas étonnant que l'on en interdise la consommation ! Plus encore, Israël scellera son alliance avec Dieu dans le sang.

Voici ce qu'on raconte dans le livre de l'Exode (9) à ce sujet : Moïse, redescendant de la montagne, fait part au peuple de la volonté de Dieu inscrite dans la loi qu'il leur rapporte. Il invite le peuple à s'engager à respecter cette loi et à mettre en pratique ses préceptes. D'une seule voix, le peuple répond : « Toutes les paroles que Dieu a prononcées, nous les mettrons en pratique. » Cette réponse du peuple est gage de vie. En effet, vivre selon les vues de Dieu est la façon la plus sûre de bâtir le monde. Moïse veut donc, dans un rituel hautement symbolique, conclure le contrat entre Dieu et son peuple. Il demande que l'on apporte le sang de jeunes taureaux ; il en prend la moitié et le répand sur l'autel, qui symbolise la présence de Dieu ; il prend l'autre moitié et en asperge le peuple. Ainsi, le même sang, versé sur l'autel et sur le peuple, rétablit les liens de vie commune entre Dieu et son peuple. Autrement dit, la communication est recrée entre Dieu et son peuple par la vie qui circule dans le sang. Or, chaque année, on répétera le rituel sacrificiel afin de purifier le peuple de ses péchés et de renouer les liens rompus avec Dieu (10).

Les paroles de Jésus

Jésus et ses disciples se sont rassemblés pour célébrer, selon la coutume juive, la grande fête de Pâque. Donc, rien de neuf ! Rien de neuf non plus, quant au rituel, puisque la bénédiction sur le pain suivi de la

fraction et du partage, de même que la bénédiction sur le vin et le partage de la coupe font partie intégrante du repas pascal juif. Mais le repas prend une tournure particulière en raison du sort inéluctable qui attend Jésus.

On peut imaginer l'atmosphère à couper au couteau qui règne au sein du groupe. L'intensité affective, l'angoisse, la peur, la douleur, la déception, l'impuissance, mais aussi la chaleur inouïe qui tisse sur une même toile toutes ces émotions. Jésus se sait traqué ; les disciples sont au bord de la déroute. Voilà pourquoi Jésus, dans une incommensurable foi en Dieu, ne voit d'autre issue que de passer le flambeau à ses disciples. Geste de foi s'il en est un, considérant la faiblesse de ces derniers, celle manifestée depuis le départ de la Galilée et celle se manifestant au moment de l'arrestation de Jésus. Les paroles de Jésus accompagnant les gestes traditionnels de bénédiction et de partage les chargent d'un sens inédit.

Quand Jésus prononce les paroles : « Ceci est mon corps... Ceci est mon sang », il recourt à l'imagerie sémitique dans sa plus noble expression (11). « Ceci est mon corps » signifie : « ceci symbolise et rend présent ce que je suis », impliquant « tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai enseigné, tout ce que j'ai espéré, tout ce pour quoi j'ai vécu ». Et quand il dit : « Prenez et mangez », il n'invite certes pas à consommer sa chair, mais bien à communier à sa personne ; à reconnaître ce qu'il a été et ce qu'il est et à s'associer à lui. Quand il dit : « Ceci est mon sang », il présente le vin comme le symbole de sa vie. « Prenez et buvez » peut être ainsi paraphrasé : « Abreuvez-vous de mon sang afin que nous vivions de la même vie ; communiquez à ma vie afin qu'elle coule dans vos veines. » On sait pertinemment aussi le sens du « boire à la même coupe » qui signifie souscrire à une même cause. Ainsi, si les disciples acceptent de manger le pain et de boire le vin, ils scellent leur engagement avec Jésus. Or, c'est exactement ce que Jésus attend d'eux et rien de plus dans les circonstances.

La scène nous place donc clairement en présence d'une pressante invitation aux disciples à faire leur la mission de Jésus, afin que se poursuivent ses œuvres. C'est une exhortation à s'engager à sa suite. Cela dépasse à la fois l'intention de Jésus et le contexte spécifique de la rencontre d'imaginer qu'un changement advient, ou est destiné à advenir, dans le pain (12) et dans le vin. Comment croire, en effet, dans ce moment survolté où Jésus essaie de convaincre ses disciples que l'œuvre doit se poursuivre malgré son départ, que ceux-ci aient pu penser un instant : « Voilà ! Nous sommes maintenant en présence de la chair et du sang de notre ami Jésus sous les apparences du pain et du vin » ?

Par ailleurs, quand ils ont saisi que la résurrection était l'approbation totale de Dieu à l'endroit de l'œuvre intégrale de Jésus, il n'est pas étonnant qu'ils aient choisi de refaire ce repas pour se rappeler sans cesse qu'en mangeant le pain et en buvant le vin, ils avaient alors épousé la cause de Jésus. La commémoration de la Cène (13) devenait donc le lieu privilégié pour renouveler leur engagement initial et pour le relancer, toujours selon les circonstances nouvelles de la communauté. Cela demeure vrai aujourd'hui encore. Le mémorial du dernier repas de Jésus doit demeurer le lieu privilégié du renouvellement de l'engagement à sa cause, qui se concrétise dans la vie de tous les jours.

Quant au sens de la parole « cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang [...] offert pour la multitude », il acquiert toute sa limpidité au-delà de la résurrection. En effet le sang de Jésus, c'est-à-dire sa vie, devient le lieu nouveau où les ponts sont à jamais rétablis avec Dieu sans restriction ethnique ; la nouvelle alliance convient à tous les peuples de la terre. Elle remplace la première qu'il fallait répéter chaque année au jour du pardon (Yom Kippour).

Ce parcours nous amène enfin à interroger la pertinence du terme « eucharistie » pour désigner le mémorial de la Cène. « Eucharistie » vient du grec *eucharistia* signifiant « reconnaissance » ou « action de grâce ». Est-ce bien d'une action de grâce dont il est question au dernier repas avec Jésus ? Finalement, le terme « messe », émanant du latin *mittere* signifiant « envoyer », était beaucoup plus proche de l'intention

originale de l'événement, celle d'envoyer les chrétiens dans le monde pour poursuivre l'œuvre de Jésus. Mais plus encore, à l'intérieur de l'eucharistie s'est installée l'adoration. Un véritable déplacement s'est donc opéré, à la fois, par rapport au sens du terme « eucharistie » et par rapport à la portée initiale de la Cène. Alors que Jésus a demandé de s'engager, on l'a adoré. C'est beaucoup moins contraignant !

Odette Mainville

L'auteure est professeure d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie et des sciences religieuses de l'Université de Montréal.

1. « Dieu créa l'homme à son image, à son image il le créa homme et femme il les créa. »
2. Parmi ces ratés : la requête de Jacques et Jean pour une place de choix dans le Royaume (Mc 10,37), la trahison de Judas (Mc 14,43-45), le reniement de Pierre (Mc 14,66-72), l'abandon de ses disciples au moment de son procès (Mc 14,50).
3. Le groupe qui a suivi Jésus depuis la Galilée jusqu'à Jérusalem comptait, en plus des Douze, un certain nombre de femmes, selon les quatre évangiles (Mt 27,55 ; Mc 15,40-41 ; Lc 23,55 ; Jn 19,25).
4. Juif chargé de collecter les impôts au profit des occupants romains, considéré comme pécheur public et inscrit sur la liste noire.
5. Mc 3,18.
6. Le peuple samaritain, fruit d'un métissage israélite/païen, est détesté du peuple juif.
7. Lv 17,11 : « Oui, la vie de la chair est dans le sang. »
8. Lv 17,14.
9. Ex 24,1-8.
10. À noter que ce n'est pas la souffrance infligée à l'animal qui efface les fautes du peuple, mais bien le sang qui purifie en renouvelant l'alliance avec Dieu. L'immolation de l'animal est la technique nécessaire en vue de l'obtention du sang. Il importe aussi de préciser que le mot « sacrifice » ne signifie pas souffrance, mais plutôt offrande à la divinité. Ainsi, un sacrifice pouvait tout autant être une libation d'huile ou l'oblation de produits agricoles que l'immolation d'un animal.
11. Ne lit-on dans le livre des Proverbes (9,5-6) ces paroles attribuées à la sagesse de Dieu : « Venez, mangez de mon pain et buvez de mon vin que j'ai préparé ! Quittez la niaiserie et vous vivrez, marchez droit dans la voie de l'intelligence » ?
12. M. E. Boismard affirme : « Le pain n'est pas physiquement changé en corps du Christ, mais reste ce qu'il a toujours été : du pain. On demeure donc sur le plan du symbole. » (M. E. Boismard, Jésus, un homme de Nazareth. Raconté par l'évangéliste Marc, Paris, Cerf,1996, p. 191)
13. « Cène » vient du mot latin cena signifiant « repas du soir ». (Texte extrait du livre publié sous la direction de Georges Convert : Le repas aujourd'hui... en mémoire de lui et publié sur le site du Réseau Culture et Foi : http://www.culture-et-foi.com/dossiers/eucharistie/odette_mainville.htm)

Pour un christianisme d'avenir
inspiré par Marcel Légaut, John Shelby Spong, Joseph Moingt,
Eugen Drewermann et bien d'autres

Lors de sa réunion du 18 septembre 2021, le conseil d'administration des Réseaux du Parvis a accueilli avec bonheur au sein de la fédération le groupe « Pour un christianisme d'avenir » qui nous fera partager son dynamisme et ses engagements.

Notre équipe « Pour un christianisme d'avenir » s'est constituée en 2014 pour lancer la collection Sens et conscience aux éditions Karthala et y accueillir les premiers livres traduits en français de l'évêque anglican John Shelby Spong et ceux de l'essayiste Jacques Musset.

Elle comprenait à l'époque Robert Ageneau, Robert Dumont et Jacques Musset. Puis Serge Couderc nous a rejoints en 2019. La collection Sens et conscience s'est développée avec aujourd'hui une vingtaine de titres, dont huit de Spong, mais aussi ceux d'auteurs comme Jean-François Petit, Jacques Giri, Pierre Lebonnois, Bruno Mori. Elle publiera dans les mois qui viennent deux autobiographies (Philippe Liesse et Paul Fleuret), et en 2022 la traduction d'un livre d'Eugen Drewermann paru en 2018 : Le secret de Jésus de Nazareth. Réponse aux questions de jeunes Allemands du secondaire, traduit par Jean-Louis Schlegel.

Nous avons beaucoup apprécié que la revue bimestrielle du Parvis fasse un large écho aux ouvrages de Spong. Notre équipe s'est manifestée en public, en organisant une journée de rencontres le 5 octobre 2019, avec 140 participants, sur les pensées respectives de John Shelby Spong, de Joseph Moingt et du protestantisme libéral. Les actes de cette journée ont été publiés dans Manifeste pour un christianisme d'avenir (Karthala, février 2020).

Notre équipe estime que la crise actuelle ne se situe pas uniquement au niveau des structures de l'Église catholique et de sa discipline, mais s'explique plus profondément en raison de son retard à accepter les acquis de la recherche biblique et scientifique des trois derniers siècles, ce qui a pour conséquence qu'elle campe sur des conceptions théologiques et dogmatiques périmées.

Nous nous exprimons à travers des tribunes, des interventions en groupe et par l'envoi de deux lettres annuelles aux 200 personnes qui nous suivent à des degrés variables. Robert Dumont, qui était l'aîné de notre équipe, est décédé le 19 juillet 2021. Il nous apportait ses leçons d'un long cheminement personnel, ainsi que son expérience et sa solide connaissance des prêtres-ouvriers. Tout en restant oratorien et incardiné au diocèse de Paris, il s'était porté volontaire pour éditer les livres de Spong et pour diriger une collection (Sens et conscience) qui pose des questions de fond à la conscience chrétienne, en particulier la catholique. Notre équipe a été rejointe par Paul Fleuret cet été.

Nous apprécions le caractère fédéral du Parvis. Nous souhaitons bénéficier de la richesse de ses membres et nous aspirons ardemment à ce que les chrétiens en recherche, critiques et partisans d'un christianisme renouvelé, unissent leurs forces pour un meilleur témoignage dans la société française d'aujourd'hui et ailleurs.

Les principaux objectifs de notre équipe :

- Faire connaître les recherches existantes à travers le monde (États-Unis, Québec, Allemagne, Espagne, Amérique Latine, France) dans la perspective d'un christianisme d'avenir par la publication d'auteurs souvent méconnus en France.

- Animer des journées d'études ou de réflexions sur la thématique : Pour un christianisme d'avenir.
- Interpeler à travers des chroniques, des articles, des recensions. • Animer un réseau de personnes qui s'inscrivent dans la perspective d'un christianisme d'avenir, en particulier par l'édition de lettres semestrielles.
- S'inscrire dans et collaborer avec un réseau déjà existant et œuvrant dans le même sens (les Réseaux du Parvis, la CCBF, NSAE, etc.).
- Encourager et accompagner des auteurs à l'écriture d'ouvrages ou à la mise en œuvre d'actions pour un christianisme d'avenir (par exemple, nous accompagnons actuellement Jean-Pol Gallez dans l'écriture d'un ouvrage sur la pensée et les écrits de Joseph Moingt).

Ce que nous pouvons apporter aux Réseaux du Parvis :

- Nos réflexions, nos recherches, nos publications pour un christianisme d'avenir.
- Notre réseau de personnes qui sont aussi en recherche.
- Notre dynamisme et nos compétences d'animation et d'interpellation.

Robert Ageneau, Serge Couderc, Paul Fleuret et Jacques Musset

(Texte paru dans la revue Parvis n°107)

Faire connaître NSAE, une priorité !

Une adhérente qui a participé à notre dernière assemblée nous dit ceci :

« Alors que de nombreuses voix s'élèvent dans le monde entier pour dire que "l'APRES" ne sera en rien comme avant, NSAE reste une force de proposition, une vision fraîche pour une Église du renouveau. »

Adhérents d'aujourd'hui nous avons besoin de votre aide pour faire connaître NSAE auprès de vos amis, de vos contacts. Le Développement de NSAE dépend de nous tous. Une feuille d'adhésion est donc à votre disposition dans ce bulletin, faites-en bon usage !

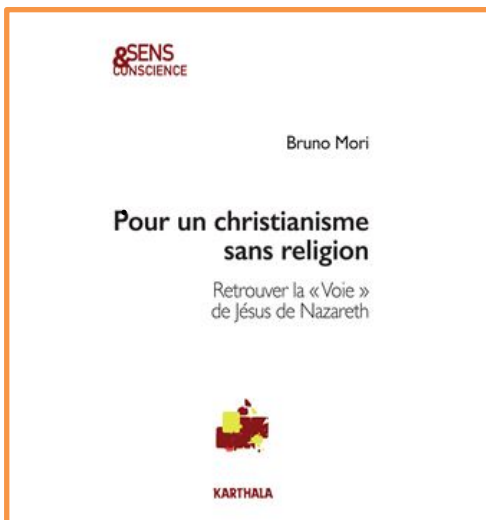
Nous allons réaliser un nouveau flyer, pour les raisons suivantes :

- L'adapter à la vie de notre mouvement
- L'actualiser en fonction de nos pistes de réflexion et d'action en société, en Église, pour accrocher d'autres adhésions
- Élargir notre réseau, notre audience, en particulier près d'un public plus jeune.

André THIREAU

Pour un christianisme sans religion de Bruno Mori

Le mérite de Bruno Mori, dans son livre *Pour un christianisme sans religion*, est de tout remettre à plat et de reprendre à nouveaux frais et sans tabou l'étude critique des religions, en particulier du christianisme historique et de la personne de Jésus de Nazareth, pour en arriver à la conclusion suivante : aujourd'hui, il s'agit, débarrassé du fatras des dogmes, de l'organisation cléricale et de la morale étreiquée soi-disant chrétienne, de nous laisser inspirer par l'esprit qui animait Jésus de Nazareth. L'intérêt supplémentaire de ce livre est qu'il se lit facilement, car son style est limpide, simple, accessible à tous. La richesse de l'ouvrage est telle que je ne peux que dessiner ici ses grandes lignes qui se déroulent en six parties dans un ordre pédagogique très instructif.



Il s'agit, débarrassés du fatras des dogmes, de l'organisation cléricale et de la morale étreiquée soi-disant chrétienne, de nous laisser inspirer par l'esprit qui animait Jésus de Nazareth.

Dans la première partie, *Mythes et pensée mythique*, notre auteur étudie comment sont nées et se sont développées les religions à l'ère paléolithique où les humains étaient chasseurs-cueilleurs, puis à l'ère néolithique lorsqu'ils se sont sédentarisés. D'une conception du divin

enveloppant le monde et les humains avec bienveillance, ils sont passés à l'invention de mythes, c'est-à-dire des récits pour expliquer comment les divinités ont créé le monde, la vie et l'homme, et ont ordonné la vie sociale par des lois dont elles étaient les auteurs. Il décrit, en particulier, les fonctions religieuses et sociales du mythe.

Bruno Mori se centre, dans la deuxième partie, sur *La création des mythes chrétiens* au cours des premiers siècles de notre ère. Le mythe du « péché originel », inspiré par la faute d'Adam et Ève dans la Bible, a été créé par saint Augustin. Selon lui, tous les humains, descendants du premier couple fautif, naissent imprégnés du péché originel que seul le baptême peut effacer ! Le mythe de l'Incarnation et de la Rédemption, mis au point par l'évêque Anselme de Cantorbéry au XII^e siècle, part du principe que la faute originelle a produit envers Dieu une offense infinie qu'aucun humain ne peut réparer ; seul le Fils de Dieu lui-même, envoyé sur terre par son Père et s'incarnant, a pu l'expier par ses souffrances et sa mort sur la croix ! Le mythe du Dieu-Trinité vient d'une lecture fondamentaliste des évangiles, où le personnage de Jésus est grandement magnifié et la figure de l'Esprit personnalisée. Le mythe de la supériorité de la religion chrétienne s'est imposé quand le christianisme est devenu religion d'État de l'Empire romain et a donné naissance à la chrétienté. Tous ces mythes étaient la base de l'enseignement de notre petit catéchisme par demande et réponse, et maintes de leurs affirmations sont reprises dans le Catéchisme officiel de l'Église catholique (1992).

Intitulée *La religion chrétienne dans la modernité*, la troisième partie ne peut que constater son effondrement : sa doctrine officielle, son organisation hiérarchique et cléricale, sa morale intransigeante et culpabilisante, son obsession sur les conduites sexuelles, n'ont plus de crédit auprès des populations, du moins en Occident, éveillées à l'esprit critique et s'autogérant librement selon leur conscience responsable. Elles se sont évadées des contraintes indues qui pesaient sur elles, et se sont « mises à leur compte » sous la lumière de leur raison. La revendication de l'Église catholique d'être la véritable religion aux yeux de Dieu frise le

ridicule dans notre monde actuel, où s'étale la diversité des religions, des philosophies et des traditions spirituelles.

De nouveaux récits pour une nouvelle humanité, en quatrième partie, mettent en relief les propositions dans lesquelles nos contemporains peuvent désormais puiser sens pour inventer leur existence sur le plan personnel, mais aussi social et politique à l'échelle planétaire. Puisque notre façon humaine de penser le monde et la vie humaine a profondément changé, Bruno Mori refuse de raccommo-der le vieux religieux et il opte délibérément pour faire du neuf. Dans une humanité capable de s'autogérer, il s'agit pour lui d'inventer des sagesses qui stimulent intérieurement les humains à s'humaniser, de promouvoir des débats rigoureux entre eux en vue de trouver les voies les meilleures pour sauver notre planète, de lutter contre les inégalités entre les hommes et d'instaurer entre eux justice et fraternité.

Dans une humanité capable de s'autogérer, il s'agit d'inventer des sagesses qui stimulent intérieurement les humains à s'humaniser

La cinquième partie, Remplacer la religion par la « Voie », est un appel à substituer à la religion chrétienne théiste [1] moribonde ce que les premiers chrétiens appelaient « la Voie », c'est-à-dire la manière de vivre de Jésus de Nazareth, non pour la copier servilement - ce serait une impasse – mais pour inventer une façon d'exister qui s'inspire de l'esprit qui l'animait. La vraie fidélité n'est pas répétitive, mais créative. Bruno Mori dresse en trente pages un portrait saisissant de l'homme de Nazareth, dépouillé des titres pompeux dont on l'a affublé et de son statut d'homme divin qu'on lui a conféré solennellement et définitivement dans les conciles des IV^e et V^e siècles. Jésus redevient ce qu'il était en son temps : le croyant laïc, ni prêtre ni théologien patenté, qui se lève pour dénoncer les perversions religieuses du judaïsme de son époque ; le maître d'humanité qui a consacré sa vie à redonner confiance et dignité aux marginalisés, aux rejetés, aux découragés, aux accablés par toutes sortes de souffrances et de handicaps ; l'homme universel qui ne fait pas de distinction entre les hommes, tous égaux à ses yeux, tous objet de respect et d'amour, tous conviés à vivre en frères ; le spirituel et l'homme de Dieu pour qui, non seulement les deux commandements sont égaux - l'amour désintéressé du prochain et l'amour de Dieu invisible - mais pour qui l'amour véritable de son prochain est le critère déterminant de l'amour de Dieu et le vrai « culte » en esprit et vérité.

Substituer à la religion chrétienne moribonde ce que les premiers chrétiens appelaient « la Voie », c'est-à-dire la manière de vivre de Jésus de Nazareth, pour inventer une façon d'exister qui s'inspire de l'esprit qui l'animait

La sixième et dernière partie, au-delà de la religion, dévoile davantage les transformations radicales auxquelles sont appelées, sans exception, les religions actuelles afin d'être inspiratrices de sens pour les humains d'aujourd'hui et de demain. Elles doivent devenir des humanismes au sens le plus profond du terme, des voies spirituelles qui éveillent et accompagnent les humains dans la construction de leur humanité et dans leur participation à l'édification d'une société juste et fraternelle. Il leur faut revenir à leurs sources et y recueillir les inspirations essentielles. En ce qui concerne le christianisme, son avenir consiste à se métamorphoser en un humanisme actif et attrayant, qui s'alimente aux enseignements et à la pratique libératrice du Nazaréen et s'incarne dans l'épaisseur de la vie profane et laïque pour lui donner sa fécondité. C'est là et nulle part ailleurs que se joue la valeur des existences humaines. Il est alors possible de continuer de se référer à Dieu, non plus le Dieu théiste, mais le Dieu « *maintenant perçu comme Mystère et Source ultime de la Réalité, comme la dimension la plus profonde du Cosmos, comme le Cœur qui le fait battre, comme l'Esprit et l'Âme qui le maintiennent vivant, comme l'Énergie "amoureuse" de Fond qui le génère et le supporte ; comme l'Attraction qui remplit tout, qui entraîne tout, qui relie tout afin d'élaborer l'immense architecture cosmique toujours en marche vers plus de complexité* » (p. 248). Finie l'identification du christianisme avec les doctrines dogmatiques qu'il faut apprendre, finie sa confusion avec les mises en scène des liturgies

religieuses éthérées, présidées par les prêtres et les pontifes en tenue d'apparat, auxquelles assiste passivement le peuple chrétien, finies ses prétentions de régenter la pensée et les conduites du monde sécurisé.

L'avenir du christianisme consiste à se métamorphoser en un humanisme actif et attrayant, qui s'alimente aux enseignements et à la pratique libératrice du Nazaréen et s'incarne dans l'épaisseur de la vie profane et laïque pour lui donner sa fécondité.

S'agit-il d'un beau rêve, alors que le christianisme est installé depuis des siècles et des siècles et que l'Église catholique a toujours pignon sur rue en dépit de son abandon par nombre de chrétiens ? On pourrait le penser, dans la mesure où les pousses nouvelles d'un christianisme mutant ne s'imposent pas ostensiblement comme le font les ruines imposantes du christianisme agonisant. Elles existent pourtant. Impossible ici de rendre compte des initiatives de penseurs dont la démarche existe au grand jour, mais surtout de ce qui se vit souterrainement dans les consciences et dans les relations de vraie fraternité, de ce qui s'écrit dans des carnets intimes ou des livres publiés et se partage discrètement entre amis et en petites communautés. Ce réseau tissé de personnes et de groupes, inconnus souvent les uns des autres et ignorés consciemment par les médias catholiques, réseau où la parole circule à bas bruit et où sa mise en pratique se vit à l'abri des médias, n'est pourtant pas le moindre des hommages rendus au Nazaréen.

Les pousses nouvelles d'un christianisme mutant ne s'imposent pas ostensiblement comme le font les ruines imposantes du christianisme agonisant. Elles existent pourtant.

Bruno Mori conclut son livre par un espoir : « *Je suis convaincu que le christianisme aura (peut-être) une chance de survivre dans le futur, mais seulement à une condition : s'il est capable de retrouver la source originelle de laquelle il a coulé et que la religion a colmatée, et de se mettre exclusivement à la suite de l'homme de Nazareth, en le libérant de l'emprise d'une religion qui l'a séquestré pour le transformer en un chimérique Christ-Fils de Dieu.* » (p. 255) Les choses sont dites sans détour. Elles pourront étonner voire déconcerter certains, mais, compte tenu de l'évolution de la manière dont la majorité des humains, du moins en Occident, pensent le monde et se pensent eux-mêmes, le diagnostic et la voie à suivre tracés par Bruno Mori ne nous invitent-ils pas à un travail exigeant et sans a priori, de lucidité et de création, en vue de trouver une manière moderne d'être chrétien ?

Note :

[1] Le Dieu théiste est celui qui a créé le monde et tout ce qui existe, dont l'homme, celui qui conduit l'histoire humaine et les destins individuels leur attribuant à chacun une vocation, celui qui rétribue le bien et punit le mal, celui qui peut, grâce à sa puissance, opérer des miracles dans l'univers et dans la vie des individus, celui qui a parlé pour se faire connaître et pour révéler aux hommes comment se comporter en humains.

Jacques Musset

Cet article a été publié dans *Golias Hebdo* n° 689

Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ? *de Guillaume Cuchet*

Guillaume Cuchet est professeur d'histoire contemporaine à l'université Paris-Est-Créteil, ancien élève de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, spécialiste de l'histoire et de l'anthropologie religieuses européennes des XIX^e et XX^e siècles.

Dans son dernier livre, *Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?* (Seuil), l'historien Guillaume Cuchet interroge les mutations du paysage religieux français contemporain, notamment la montée des « sans-religion », dénommés les « *nones* » aux États-Unis. Il observe la transformation des croyances en particulier chez les jeunes, ainsi que l'intérêt renouvelé pour la spiritualité, désormais opposée à la religion.

La montée des *nones* est-elle une nouveauté ?

Les *nones* étaient, au départ, ceux qui ne déclaraient aucun culte (*no religion*) dans les enquêtes d'opinion américaines. Le terme est devenu une catégorie de la sociologie religieuse à mesure que le groupe s'est étoffé et que la position s'est dépénalisée dans les esprits. Leur nouveauté, par rapport aux « sans-culte »

des recensements du XIX^e siècle, est qu'ils sont beaucoup plus nombreux, et que le cadre culturel dans lequel ils évoluent n'est plus chrétien qu'à la marge.

Les *nones* constituent le gros des effectifs des jeunes : quelle est la part de « spirituels » parmi eux ? Et quel est le profil de ces « spirituels non religieux » ?

La proportion est difficile à établir : en tout cas, ils sont nombreux. Ils ont des profils variés, mais avec des tendances communes. Jeunes ou moins jeunes, ils opposent volontiers la « religion », plus ou moins synonyme dans leur esprit de dogmes, d'institution, de contraintes, voire de violence et de crimes (à l'heure du fanatisme islamiste et de la crise des abus sexuels dans l'Église), à la « spiritualité », qui incarne pour eux le côté positif de la religion dès lors qu'on l'a expurgée de ses aspects jugés mortifères.

Trois faits bouleversent actuellement le paysage religieux français : le déclin du christianisme, la montée de l'islam et l'explosion des *nones* : cette dernière catégorie est-elle sous-estimée ?

La montée de l'islam et de l'islamisme ne doit pas faire oublier en effet celle des *nones*, qui me paraît être, à terme, pour le destin religieux des sociétés occidentales, un phénomène plus important encore. Ils sont d'ores et déjà majoritaires chez les jeunes et ils introduisent dans notre histoire philosophique une inconnue formidable, inédite dans les annales anthropologiques de l'humanité.

Avec un « nouveau quiétisme », écrivez-vous !

Le quiétisme historique est un mouvement mystique condamné à la fin du XVII^e siècle. Le nouveau quiétisme occidental dont je parle est bien différent. C'est un phénomène plus psychologique que mystique, même si l'un n'exclut pas l'autre, marqué avant tout par une quête de bien-être intérieur. Il suffit de se promener dans les rayons « ésotérisme » ou « développement personnel » d'une librairie grand public pour constater son succès. Mais cette quête de quiétude révèle aussi une inquiétude antérieure largement répandue, qui ne s'explique pas simplement par le stress de la vie moderne, mais aussi par des aspirations métaphysiques diffuses provoquées par le vide religieux ambiant.

À terme, quels scénarios possibles ouvrent le développement de cette catégorie ? Avancée vers une sorte de matérialisme vaguement agnostique ou ouverture d'un marché spirituel où chacun composera son propre profil religieux ?

Les deux ne sont pas incompatibles. J'ai tendance à penser que sur le fond d'un matérialisme et d'un agnosticisme largement répandus, mais aussi du maintien de pôles d'affiliation religieuse minoritaires, cette religiosité diffuse, qui percole à l'intérieur même des univers religieux traditionnels, est appelée à se développer.

Guillaume Cuchet
LE CATHOLICISME
A-T-IL ENCORE
DE L'AVENIR
EN FRANCE ?



Les *nones* français sont-ils différents des *nones* américains ?

Ils sont plus nombreux et, comme en France le phénomène est plus ancien, on a souvent affaire chez nous à la deuxième, voire la troisième génération du décrochage. Ce ne sont pas des décrocheurs, mais des décrochés, qui ont reçu la rupture en héritage. Or, si on peut passer sa vie à sortir de la religion de son enfance et se nourrir philosophiquement de ce combat, vient forcément un moment où il faut passer à autre chose. Nous y sommes. En un sens, les vrais problèmes ne commencent qu'à ce moment-là !

En quoi et quand le rapport entre religion(s) et spiritualité(s) a-t-il changé ?

Autrefois, il y avait des spiritualités (carmélitaine, jésuite, d'Action catholique, etc.) dans la religion, qui en étaient des modalités particulières dont le contrôle était assuré par le dogme et l'institution. Désormais, c'est l'inverse : les religions sont perçues comme des modalités particulières, locales et, au fond, un peu arbitraires, de ce phénomène plus large et plus originel qu'est la spiritualité. Cette permutation, qui était déjà en germe dans l'insistance du XIX^e siècle sur le rôle matriciel du « sentiment religieux », est, je crois, un événement majeur dans notre histoire spirituelle.

Qu'y a-t-il de nouveau dans la demande spirituelle contemporaine ?

On parle de « nouvelles croyances », mais leur nouveauté est souvent toute relative. On ne parle des expériences de mort imminente que depuis les années 1970, mais nombre de ces croyances remontent au XIX^e, au XVIII^e, voire plus haut. Leur nouveauté réside souvent plus dans les mutations du cadre dans lequel elles se développent qu'en elles-mêmes : l'effondrement du référentiel chrétien ; la multiplication des individus philosophiquement flottants qui constituent la base sociologique « naturelle » du phénomène ; l'élargissement des références possibles en matière spirituelle avec la mondialisation et les brassages de population, etc.

Ces spiritualités areligieuses sont-elles suffisamment solides pour affronter des crises importantes ?

Il me semble en effet que cette religiosité contemporaine est surtout adaptée aux temps calmes, aussi bien sur le plan individuel que collectif, et que leur vogue actuelle a été rendue possible par ce calme lui-même. Dans la longue durée, religion et histoire (au sens de tragédie) vont souvent de pair, à la hausse comme à la baisse. Si la religion traditionnelle est bien capable de l'ordinaire, elle est aussi une métaphysique pour gros temps. « *Je vous ferai revenir du bout du monde* », écrivait Bossuet dans ses *Élévations sur les mystères*.

Ces spiritualités ont généralement une image assez positive, elles sont jugées davantage en phase avec la nature, le monde et la modernité, plus tolérantes car libérées du dogme, donc plus sympathiques. Mais elles ouvrent aussi un marché, avec tous les risques que cela comporte...

C'est effectivement un marché lucratif pour tout un nouveau « clergé » de coachs, médiums, « psys » de toutes obédiences, passablement simoniaques. Les dérives sectaires sont toujours possibles, mais elles le sont aussi dans les Églises et la radicalité qu'elles supposent fait le plus souvent défaut. Beaucoup de nos contemporains s'y intéressent comme à la cuisine ou aux voyages, ni plus ni moins. En ce sens, la nouvelle spiritualité fait partie de ce qu'Herbert Marcuse appelait dans un livre célèbre le « régime de santé de la société unidimensionnelle », son supplément d'âme.

Quel est leur impact sur les catholiques pratiquants ?

Les catholiques pratiquants, même critiques à l'égard de la modernité, ne vivent pas en dehors de la société et du temps. Ce sont, par la force des choses, des contemporains, influencés par les conceptions ambiantes, directement ou indirectement, même si ces dernières s'expriment généralement chez eux de façon un peu cryptée, en tenant compte des orientations propres de leur tradition. C'est moins vrai des fidèles du deuxième ou du troisième cercle, *a fortiori* dans les jeunes générations, chez qui l'esprit du temps s'exprime souvent plus directement.

C'est un défi non négligeable pour les catholiques. À la fois de prendre la mesure de ces aspirations, mais aussi de faire le tri dans ces croyances et ces pratiques de ce qui est compatible ou non avec le christianisme,

et de montrer, si tel est bien le cas, qu'ils ont à l'intérieur de leur propre tradition de quoi satisfaire, et au-delà, la quête de sens et de consolation contemporaine.

Quelle est l'importance du changement de notre rapport à la mort dans le bouleversement du paysage spirituel ?

C'est un phénomène fondamental. L'histoire de la religion a éminemment à voir avec celle des attitudes devant la mort et les transformations de la mortalité. Ce n'est pas un hasard si, en France, l'histoire de la mort est née autour d'auteurs comme Philippe Ariès dans les années 1960-1970, au moment même où nos courbes de pratique religieuse plongeaient.

Le pape François, par son attitude d'ouverture et ses centres d'intérêt, semble avoir conquis de nouvelles catégories de personnes à l'extérieur de l'Église catholique, non sans susciter de crispations dans les rangs conservateurs... Cela peut-il convaincre parmi ces catégories ?

L'Église s'adresse à des publics très différents et elle a la diversité interne d'un monde (c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles elle est si difficile à gouverner). La modernisation dans l'Église est toujours un pari : on risque de déstabiliser ceux qui n'en demandent pas tant sans convertir pour autant ceux en vue desquels on change, sauf à gagner de leur part une forme de sympathie ou de reconnaissance pour services rendus qui n'est certes pas négligeable, mais qui ne peut pas être le but premier de l'apostolat. C'est un vieux débat dans l'Église, qui remonte au moins au milieu du XIX^e siècle, et c'est un peu ce qui s'est passé avec Vatican II. Mais la rentabilité d'un investissement ne s'évalue pas de la même manière à court et à long terme !

J'en viens à la question posée par le titre de votre livre : le catholicisme a-t-il encore un avenir en France ?

Je crois que oui, même si cet avenir peut être modeste, non seulement parce que le « produit » est bon et que l'avenir dure longtemps, mais aussi parce que j'ai tendance à penser que les problèmes cruciaux de la modernité en matière religieuse se posent encore chez nous, dans le cœur historique de la vieille chrétienté, en dépit de certaines apparences. Beaucoup d'autres pays ou continents, qui ont l'air plus en forme de ce point de vue, sont en réalité en deçà de ces problèmes, qui n'ont pas encore vraiment commencé pour eux ou qu'ils affrontent à l'envers.

En conclusion de votre ouvrage, vous plaidez pour un catholicisme « culturel », qu'entendez-vous par là, et comment faire en sorte pour que cela ne tourne pas à l'adoration des cendres ?

Par culture, j'entends quelque chose qui soit plus qu'une simple identité, surtout si celle-ci devait n'être que réactive (antimusulmane, par exemple, à la manière du christianisme très douteux de certains leaders populistes européens), et moins que la foi proprement dite (si tant est qu'on puisse s'entendre sur ce dont il s'agit), comme si on devait nécessairement y renoncer si on ne l'avait pas ou croyait ne pas l'avoir.

J'y vois plutôt un ensemble de ressources ordinaires et extraordinaires, personnelles et collectives, intellectuelles et rituelles, qu'une espérance, fût-elle enveloppée dans une simple fidélité, suffit à activer. Elles comportent par ordre d'importance : une identité (non exclusive), des connaissances (sans lesquelles une bonne partie de notre culture est inintelligible), une vie communautaire possible, une distance critique vis-à-vis du monde, une exigence d'altruisme, le moyen de hiérarchiser dans le « bon » ordre les priorités de l'existence et de faire face à ses épreuves.

In fine, une forme d'intensification du sentiment de la vie qui la replace dans un drame cosmique proportionné à sa complexité et à son mystère, lequel, pour le coup, me paraît faire presque partie de l'histoire « naturelle » de l'esprit humain, sans bien s'expliquer par des causes du même ordre. Tout cela dépasse largement la seule fidélité à une tradition, même si celle-ci n'a rien d'infamant. Après tout, une conscience patrimoniale au sens étymologique du terme (qui rappelle les pères) reste une conscience, là où la liquidation sans phrase d'un tel passé me paraît bien relever, elle, d'une forme d'inconscience mal avisée.

À lire : *Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?* (Seuil), de Guillaume Cuchet, Seuil, 21 €.

La périphérie, un boulevard pour l'évangile ?

Michel Deheunynck

À NSAE, nous sommes particulièrement heureux de vous annoncer la publication de ce très beau et très fort livre de Michel Deheunynck, dont nous avons décidé d'assurer la diffusion parmi vous.

Michel Deheunynck



TempsPrésent

L., psychiatre, lui avait confié avoir renoncé au confort professionnel de son cabinet pour choisir de s'investir en psychiatrie publique en Seine-Saint-Denis et d'en avoir fait un choix « politique ». Michel Deheunynck a pu s'y reconnaître lui-même en impliquant sa vocation pastorale dans ce contexte socialement décentré, loin de tout cléralisme institué.

Il nous livre, dans leur état brut, ses homélies dominicales à un peuple à l'écart, en recherche de sens, non ou peu initié catéchiquement, « en marge », leur témoignant de son amitié avec le Christ Jésus, lui-même socialement et religieusement « en marge », pour qu'ils le reconnaissent, en effet, à leur tour, comme l'un des leurs, un ami, un vrai.

L'attention aux besoins spirituels, qui libère la foi de son formalisme religieux pour la réinvestir dans son incarnation évangélique au cœur d'une vie en recherche de sens, en reconquête d'elle-même, est le défi émancipateur de la foi dans notre humanité sécularisée. Ainsi, au-delà de leur public spécifique initialement ciblé, ces homélies peuvent parler à tous et contribuer à l'authenticité de la foi.



Médecin retraité de la santé publique, prêtre, Michel Deheunynck, 72 ans, vit en région parisienne. Attaché à l'humanisme de l'Évangile, il a dû résister au retour du « religieux » et s'en distancer en tenant au sens de sa vocation avant son identité cléricale, au cœur avant la peau.

Bon de commande

Je souhaite recevoir un exemplaire de *La périphérie : un boulevard pour l'Évangile ?* à l'adresse suivante :

Nom, prénom : _____

Adresse : _____

Code postal : _____

Ville : _____

Je joins un chèque de 16 € + 5,91 € de frais de port = 21,91 € à l'ordre de NSAE, adressé à :
NSAE 68 rue de Babylone, 75007 Paris

Extrait de la préface de Pascal Delannoy, évêque de Saint-Denis

Chaque dimanche, en cet hôpital de Ville-Evrard, une petite communauté se rassemble pour célébrer la bonne nouvelle de la résurrection. C'est là, auprès de cette petite communauté, que dimanche après dimanche le père Michel Deheunynck a commenté l'évangile avec passion et le désir, sans cesse répété, que celui-ci soit accueilli dans des cœurs désencombrés d'une religion qui ne serait qu'affaire de rites, de dogmes, de superstitions ou de moralisme ! Pour notre aumônier il s'agit d'abord que chacun puisse rencontrer un ami qui s'appelle Jésus !

Extrait de l'avant-propos

Lorsque le pape François appelait les chrétiens à s'aventurer jusqu'en périphérie, certains croyants écclesio-centrés mais généreusement ouverts ont pensé répondre à cet appel en disant « oui, allons à la périphérie... pour y porter le Christ ! ». Mais vouloir porter le Christ Jésus à la périphérie, c'est oublier qu'Il y est déjà. Dès une première lecture de son Évangile, on pressent que c'est bien là, et non en contexte religieusement institué, qu'il a choisi de se mêler à notre humanité et d'y révéler l'amour de Dieu pour la multitude. En deuxième lecture, on peut même comprendre que les plus distants auraient vocation à être les premiers servis... Cette « multitude » est, en effet, évoquée comme partie prenante du partage universel qu'il a lui-même initié, selon Marc (ch.14), Matthieu (ch.26) et telle que reprise dans la formulation liturgique de ce que les initiés désignent et célèbrent comme « eucharistie », accaparant ce partage qui ne leur est pourtant pas réservé. Car, avec Jésus, pas de privilégiés, pas de préférés comme étant les meilleurs, les plus méritants, les plus fidèles, ni ceux qui seraient valablement modélisés et religieusement accrédités. Lui, ne s'embarrasse d'aucun formalisme. Oui, ce partage, il est pour la multitude, il est pour tous.

Extrait de « À la messe de départ »

À mes yeux, humainement, vous, vous êtes des grands ! À mon tour, je vous dois un super grand merci. Et je peux vous redire aujourd'hui que ce Jésus qui m'a envoyé vers vous, il est notre ami, notre frère en humanité, à vous et à moi. Oui, quelles que soient les références, religieuses ou autres, de chacune et chacun, il est notre ami à tous. À votre tour, soyez ses témoins là où vous êtes, comme vous êtes.

Lui aussi, il a pu connaître la honte, l'exclusion, le rejet, la mise en isolement, mais lui aussi il s'est relevé, et nous avec lui. Voilà les liens de communion qu'il nous a permis de partager et de célébrer ensemble, ici, en son nom. Et c'est en cela que vous m'avez aidé à être prêtre avec vous, malgré ma différence et malgré tout ce que je suis de... pas comme il faut... Car toutes ces années, ma paroisse à moi, c'était vous ; mon sanctuaire à moi, c'était vous ; mon lieu de pèlerinage à moi, c'était vous. Pour moi, la croix du Christ, c'était les galères de vos vies ; son tabernacle, c'était chacun de vos cœurs. La colère de Dieu, c'était votre colère. Le sourire de Dieu, c'était votre sourire. Le pardon de Dieu, c'était votre pardon. La bénédiction de Dieu, c'était votre bénédiction.

C'est cela la foi de Jésus et en Jésus, une foi humanisée, bien plus que sacralisée.

Cette foi en Dieu qui est aussi et d'abord la foi de Dieu en nous.